

Un coffret présente leurs premières œuvres

Profession : compositeur

En France, une quarantaine de jeunes musiciens, venus d'un peu partout, apprennent l'art de la composition. Jacques Drillon les a rencontrés

Gérard Grisey, un des quatre professeurs de composition au Conservatoire national supérieur de Musique de Paris (CNSM), résume la question en une phrase très zen : « C'est comme la vie : la composition ne s'enseigne pas, mais elle s'apprend. » Ils sont donc vingt-cinq à Paris, une douzaine à Lyon (il y a deux CNSM en France), qui apprennent à composer, pendant trois ou quatre ans de leur vie, avec des professeurs qui ne peuvent pas l'enseigner... N'importe : ils progressent vite, et à la sortie ils savent. Ils ont des parcours fort différents, viennent de partout et de nulle part. Ils ont moins de 30 ans ; certains ont des prix plein les poches, d'autres non. Mais tous ou presque ont fait leurs classes d'écriture : harmonie, contrepoint, fugue. Autrement dit la grammaire traditionnelle. « Il y a quelques années, dit Marc-Olivier Dupin, directeur du CNSM de Paris, j'ai fait passer des tests d'écoute aux candidats. Certains ne distinguaient pas une tierce d'une quinte. J'ai changé tout ça. Je ne leur demande pas la lune : mais ils doivent entendre. Cela ne sert à rien de faire du latin, peut-être, mais cela sert tout de même. »

Bruno Mantovani, 23 ans, termine son cursus d'études à Paris, et il n'est pas d'accord. « Il existe un fossé profond entre les classes d'écriture et la composition. Les thèmes actuels ne sont pas abordés, et j'ai plus appris à superposer les voix en maniant les machines électroniques qu'en cours de contrepoint. On n'apprend pas à écrire atonal en écrivant des chorals à la manière de Bach. » Et Fabien Lévy, élève de Grisey, confirme à sa manière : « On n'écrit plus avec des notes mais avec des sons. » Cela fait bondir Philippe Manoury, qui a justement été engagé comme professeur au CNSM de Lyon pour ses connaissances en électroacoustique : « Les concerts de haut-parleurs, c'est fini. A ma classe, 80% des œuvres mélangent l'instrumental et l'électronique. Je suis d'ailleurs en train de faire un rapport : le niveau des candidats français n'est pas acceptable. Cela fait quatre ans que je n'ai pas pu en admettre un seul dans ma classe. Ils ne savent rien, ils sont incultes. Les étrangers ont de bien meilleures bases. » Pour autant, lesdites bases ne suffisent pas. Manoury se souvient de Thierry Escaich, alors fort jeune : « Une grosse tête : il faisait de l'orgue, de l'accordéon, de l'harmonie, du contrepoint, de la composition. Quand je corrigeais les devoirs, il s'occupait en résolvant des problèmes de maths modernes. Il pouvait tout faire : en deux jours, il m'écrivait un prélude de Debussy. Je me disais : il ira loin. Eh bien pas du tout. Le voilà néo-

tonal, à faire de la musique pour téléfilms. Soit dit sans méchanceté... »

Gilbert Amy, qui dirige le CNSM de Lyon, n'a pas organisé son cycle d'études en composition de la même manière qu'à Paris. Il parle d'« unités de valeur », comme à l'université, mais le but est le même : donner des bases, et permettre aux personnalités de s'épanouir. Les élèves sont unanimes : alors que leurs professeurs appartiennent à des courants très marqués de la composition, aucun n'impose son école. Grisey, élève de

fano, Guy Reibel ou Emmanuel Nunes, les quatre professeurs de composition du CNSM de Paris, les étudiants doivent impérativement suivre des cours d'orchestration, d'analyse, et d'électroacoustique. Michèle Reverdy trouve que l'orchestration, sa discipline au CNSM, devrait être enseignée plus tôt dans le cursus : « C'est un apprentissage, qu'il faut pouvoir renier ensuite, et au profit d'une manière personnelle. Je les pousse à trouver leurs solutions, mais il faut beaucoup les mater. Ils sont trop sages, ils respectent tout. Par exemple, s'ils doivent orchestrer



Messiaen, et brillant représentant de l'école spectrale, déclare, avec cette ferme douceur qui le caractérise : « Je me refuse à enseigner une technique particulière : je n'ai pas envie de faire des clones. Ce que je peux leur transmettre, c'est l'enthousiasme. Ils m'ont choisi comme professeur, je les ai choisis comme élèves, et je les aide à trouver leur chemin. » Alexandre Markeas, jeune Grec qui travaille avec Guy Reibel à Paris, confirme : « Quand j'ai découvert la musique de Grisey, j'ai eu un choc. J'ai alors écrit du spectral pur. Et puis j'ai essayé autre chose. Maintenant je suis chez Guy Reibel, il m'apprend à travailler autour de l'idée, il m'apprend à développer, à établir un discours. Mais les interprètes m'inspirent aussi : j'écoute Richter ou Oïstrakh, et je vois qu'eux aussi organisent le leur. »

Qu'ils travaillent avec Gérard Grisey, Paul Mé-

Classe d'Emmanuel Nunes au Conservatoire national supérieur de Musique de Paris. On y parle de « micro-intervalles », de « tempérament », de « pitch »...

un lied de Brahms, ils le feront à la manière de Brahms. Il y a tout de même d'autres manières de procéder ! » Manoury est encore plus radical : « Ils devraient tous avoir déjà composé en arrivant. Avec des bouts de ficelle, comme on peut... S'ils n'ont pas l'étincelle, l'idée, moi, je ne peux rien pour eux. »

Quoique « confiant dans leur talent », Grisey non plus n'est pas très content du comportement de